

# **« L'année 1914 »**

**de Christophe Brotons**

**Professeur Certifié Hors-classe  
Chevalier des Palmes Académiques**

**Réflexion et échanges autour du film documentaire**

**« Premier Noël dans les tranchées »  
de Gaumnitz Michaël**

**Manifestation organisée pour le mois du film documentaire  
par la Communauté des Communes du Terroir de Grisolles-Villebrumier**

**le 14 novembre 2014 à la salle de la Négrette  
à Labastide Saint Pierre**

**1914 : L'opposition des nationalismes**

**Sarajevo, 28 juin 1914 : une fatalité en faveur de la guerre ?**

**Été 1914 : L'épreuve du feu**

**1914 : les cas de fraternisations et de fraternité d'armes**

**La « brutalisation » des sociétés post-conflit**

## 1914 : L'opposition des nationalismes

Devenue la première puissance militaire (après sa victoire contre la France en 1870-1871) et économique en Europe (vers 1900), l'Allemagne inquiète le continent.

On s'arme on conclue des alliances, telles les fils d'une toile qui enserré les puissances d'Europe et finalement les entravent et les entraîneront telle une cordée perdant pied lors de l'Été 1914 .

C'est donc la montée de la puissance allemande, en particulier maritime et les prétentions de Guillaume II, qui poussent l'Angleterre à se rapprocher de la France , elle même liée par son alliance de revers avec la Russie.

L'Angleterre première puissance mondiale par ses colonies et son commerce est une île. La sécurité de ses voies maritimes lui est vitale et passe par une suprématie maritime incontestée. Les autres puissances l'ont admises mais les programmes de construction faramineux du Kaiser menacent la sérénité de la Home Fleet . Le gouvernement britannique tentera plusieurs négociations sans succès, pour freiner l'expansion maritime allemande . Il finira par abandonner progressivement sa « politique de la main libre », qui risquait de se traduire par son isolement diplomatique, et se rapprochera de la France et de la Russie.

En France, la perte de l'Alsace et de la Moselle après la défaite de 1870 n'a jamais été complètement acceptée, dans les écoles notamment le souvenir en est cultivé auprès de générations d'écoliers. De plus, l'Allemagne a cherché à contester la domination de la France au Maroc, en 1905 puis en 1911, crispant encore plus l'opinion publique française. De plus les politiques voyaient majoritairement dans l'action coloniale un terrain d'affirmation et de puissance propre à soulager le souvenir de la défaite française.

La guerre a été évitée de justesse à deux reprises , des accords diplomatiques de dernière minute évitant le pire. Un effet collatéral de ces crises, ils scellent définitivement un rapprochement entre la France et l'Angleterre , amorcé discrètement après l'affaire de Fachoda ( 1898), la menace allemande se dessine désormais comme commune.

L'Europe compte aussi des zones de tensions importantes, notamment les Balkans dans lesquels des conflits ont déjà eu lieu à plusieurs reprises (1912, 1913). Cette zone est en effet le lieu de rencontre de différentes ambitions impériales et de montée de nationalismes locaux.

La Russie s'y oppose à l'Empire ottoman déclinant, avec le but à demi-avoué de conquérir les détroits (Bosphore et Dardanelles) . L'Autriche-Hongrie y cherche des compensations à ses pertes territoriales à l'Ouest et une revanche diplomatique après le coup de tonnerre de Sadowa (1866) qui a sonné sa vassalisation à l'Empire allemand.

La Russie soutient donc le royaume de Serbie qui veut réaliser l'union de tous les Slaves du Sud (Yougoslaves) contre l'Autriche, qui s'est emparé brutalement en 1908 de la Bosnie, lors d'une de ses sombres tractations pour le dépeçage de « l'homme malade de l'Europe », l'Empire ottoman.

## Sarajevo, 28 juin 1914 : une fatalité en faveur de la guerre ?

Contrairement à une idée répandue, la notion de poudrière pour décrire la situation des Balkans est à nuancer et son explosion n'était pas selon de nombreux historiens une fatalité qui allaient entraîner le mécanisme des alliances et la guerre générale.

Les nombreuses relations diplomatiques à cette époque permettent en effet de résoudre les crises par des conférences internationales et les accords nombreux appuient cette affirmation (Berlin, Algésiras...). Si bien que l'hypothèse d'une escalade allant jusqu'à la guerre semblait inconcevable à l'opinion commune, et ceci jusqu'à l'attentat du 28 juin 1914 sur la personne de l'héritier d'Autriche-Hongrie et de son épouse. Cet événement a provoqué l'opportunisme politique d'un cercle de dirigeants de Vienne, nourri des réactions exaltées et prenant finalement de vitesse les forces pacifistes.

À l'inverse d'autres historiens, comme Jean Ble, pensent que le conflit était inévitable et que tous les efforts diplomatiques n'ont fait qu'en retarder l'échéance depuis des années.

Si l'on examine un peu les journées qui ont suivi cet attentat, il y a un mélange à la fois de déterminisme et d'inconscience face aux faits qui se succèdent.

L'Autriche-Hongrie accusa la Serbie de l'assassinat. L'entourage de l'empereur austro-hongrois François Joseph était divisé, le comte Berchtold, ministre des Affaires-étrangères, souhaitait une intervention immédiate en Serbie sans déclaration de guerre tandis que le comte Tisza, premier ministre Hongrois, craignant l'annexion de territoires peuplés de slaves qui déséquilibrerait encore plus l'empire et la place dominante mais fragile des hongrois, promeut la voie diplomatique.

Une entrevue à Postdam avec le chancelier Allemand Theobald Von Bethmann Hollweg assura les partisans de la guerre du soutien allemand, appuyé par l'empereur Guillaume II depuis sa villégiature d'été en Mer du Nord.

L'Autriche-Hongrie posa un ultimatum à la Serbie. Seul le comte Tisza s'y opposa. Le lendemain, il rédigea une lettre qui prévenait ainsi l'Empereur François-Joseph :  
**« Une attaque contre la Serbie amènerait très vraisemblablement l'intervention de la Russie et une guerre mondiale s'ensuivrait ».**

Suit l'envoi de l'ultimatum proprement dit, rédigé en dix points : trois d'entre eux exigent l'arrêt de la propagande anti-autrichienne sur le territoire serbe, matérialisée par l'interdiction de la presse et de la propagande yougoslave (rattachement de tous les slaves du sud à la Serbie) ; quatre autres exigent des actions de justice contre les complices de l'attentat et des arrestations ciblées des fonctionnaires serbes impliqués ; les points cinq et six insistent sur la nécessaire coopération de la police serbe avec les autorités austro-hongroise dans la recherche des coupables, et sur la possibilité donnée à ces dernières d'opérer sur le territoire serbe, tandis que le dernier point de l'ultimatum insiste sur le court délai avec laquelle le gouvernement serbe aura à satisfaire aux exigences austro-hongroise.

En plus d'un délai court, l'un des points de cet ultimatum était particulièrement irréalisable, l'intervention de la police autrichienne sur le territoire national si bien que la Serbie ne put accepter l'ensemble des conditions mais proposa de poursuivre

les échanges diplomatiques, sans succès.

Le 25 juillet 1914, soutenu par la Russie, le gouvernement serbe refuse net la participation de policiers autrichiens à l'enquête sur le territoire serbe. Les relations diplomatiques entre les deux États sont rompues.

Le 28 juillet 1914, soutenue par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie déclare une guerre « préventive » à la Serbie, ce qui, par le jeu des alliances, mènera à la Première guerre mondiale.

Dans la *Wiener Zeitung* du 29 juillet 1914, l'Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie déclare à ses sujets : « ***J'ai tout examiné et tout pesé ; c'est la conscience tranquille que je m'engage sur le chemin que m'indique mon devoir*** »

Malgré cette déclaration officielle chargée de rassurer les peuples, d'autres sources affirment que l'empereur octogénaire aurait signé la déclaration de guerre en disant : « ***Une guerre préventive, c'est comme un suicide par peur de la mort*** ».

Par ailleurs, suivant la tradition impériale, l'empereur a demandé au pape de bénir ses armées. Benoît XV lui aurait répondu : « ***Je ne bénis que la paix*** ».

## **Été 1914 : L'épreuve du feu**

### **Les combattants**

L'enrôlement des hommes dans l'armée obéit à des modalités différentes selon les pays.

– En France, en Allemagne et en Russie, c'est le système de la conscription qui prévaut. La France en a été l'initiatrice en 1792 avec la levée en masse et ses fameux soldats de l'An II qui sauvèrent la révolution des monarchies d'Europe. Il s'agit donc d'une armée de la Nation, d'une armée de masse.

La conscription obéit au principe de l'appel des classes. Une classe d'âge correspond à tous les jeunes gens ayant atteint l'âge de vingt ans et inscrits sur les tableaux de recrutement. En France la loi des 3 ans est votée à la veille du conflit, pour maintenir un volume de troupes suffisant face à l'Allemagne.

En 1914 et 1915, le gros des troupes est incorporé dans l'infanterie mais l'importance de l'artillerie augmente progressivement et va se révéler complètement après les premiers combats de 1914. Le canon sera d'ailleurs l'arme de ce conflit plus que tout autre. Certaines catégories d'appelés bénéficient d'exemptions (pour raisons de santé notamment) mais les critères de l'exemption se sont de plus en plus durcis au cours de la guerre. Celui qui cherche à échapper à la conscription est considéré comme déserteur et passible de la peine de mort.

– En Grande-Bretagne, c'est le principe de l'engagement volontaire qui prévaut au début du conflit. Face à l'ampleur des pertes humaines, le système de la conscription est adopté à partir de décembre 1916, à la suite de la Bataille de la Somme.

-C'est aussi, le principe de l'engagement volontaire qui est à l'œuvre aux États-Unis au début du conflit.

– Dans cet engagement, il faut souligner pour finir le recours croissant aux troupes issues des empires coloniaux britannique et français dans l'affrontement. Leur présence montera en puissance au cours du conflit pour atteindre les 500 000 hommes.

### **L'équipement des soldats**

Comme dans toute guerre, les soldats reçoivent un équipement spécifique. La spécificité de la Première Guerre mondiale s'exprime dans le fait que la qualité de cet équipement va prendre une importance croissante.

Les soldats revêtent un uniforme : celui de l'armée française de 1914, inutilement voyant avec son pantalon rouge garance, est remplacé en 1915 par un uniforme bleu-gris appelé « bleu horizon », plus conforme aux nécessités du combat, auquel s'ajoute le casque en remplacement du képi, guère protecteur face aux éclats notamment.

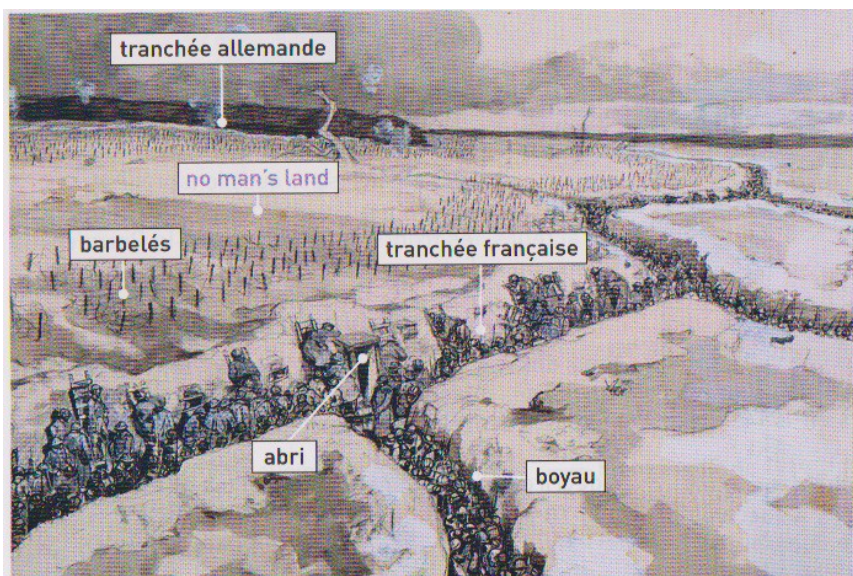
L'uniforme dans tous les camps marque aussi la limite entre les militaires et les civils : ceux qui le revêtent deviennent des combattants, assujettis à des règles strictes, comme l'obéissance sans discussion aux ordres. Ils peuvent aussi avoir l'obligation de tuer, souvent pour échapper eux-mêmes à la mort.

Les combattants sont armés : les fantassins reçoivent un fusil, à l'extrémité duquel une baïonnette peut être fixée pour les combats au corps à corps. Une baïonnette qui sera glorifiée et baptisée en France « Rosalie », par les chanteurs du temps. Ils reçoivent aussi des grenades. Mais c'est l'artillerie qui va prendre une importance croissante : les artilleurs sont chargés de bombarder le camp adverse . L'obus c'est la terreur du combattant de 14-18, des millions seront déversés sur les lignes de tranchées , pour la seule bataille de Verdun 30 millions d'obus allemands et 23 millions d'obus français ont été tirés sur une zone d'une dizaine de kilomètres carrés. Chaque jour du côté français, 100 000 projectiles balayaient le champ de bataille au point d'en changer définitivement le paysage et la toponymie .

### L'expérience inédite de la guerre des tranchées

La guerre des tranchées ou guerre de positions occupe la plus grande partie de la Première Guerre mondiale, de la fin de l'année 1914 à la fin de l'année 1917 et elle en a marquée la spécificité.

Les tranchées sont creusées dans la terre, d'environ 2 mètres de profondeur, reliées entre elles par des boyaux d'accès. Elles permettent donc aux troupes de s'abriter en attendant l'offensive. Côté front, des sacs de terre permettent de s'abriter des tirs et des éclats d'obus ; des barbelés marquent la limite avec l'espace vide séparant les tranchées. Cet espace est appelé le no man's land.



#### L'organisation d'une tranchée

Aquarelle d'André Devambez, 1915. Musée d'Histoire contemporaine, Paris.

Lors des attaques, les soldats doivent franchir leurs propres installations défensives, couper les barbelés et se retrouvent exposés au feu adverse, sans aucune protection.

Dans les tranchées même, le répit n'est que très précaire : les obus tombent régulièrement, de jour comme de nuit ; les soldats sont donc toujours en alerte.

Les conditions de vie et d'hygiène dans les tranchées sont très mauvaises : les soldats vivent et meurent dans la boue, les rats sont partout ; les coulées de boue envahissent régulièrement les aménagements. Les soldats subissent la pluie, le froid ; ils manquent de nourriture, ils ne peuvent se laver, se raser, d'où le nom des soldats français, les Poilus.

Les puces, poux et rats prolifèrent. On risque de se faire tuer à tout instant ; les cadavres restent dans les tranchées les jours de combat (faute de temps pour les évacuer) et pourrissent. On entend le râle des blessés. La mort est constamment présente. En attendant les combats, les soldats vivent dans les abris : ils jouent aux cartes, écrivent à leur famille.

### **Témoignage français Vie et mort dans les tranchées**

***« En suivant le boyau d'Haumont, nous sommes pris d'enfilade par les obus allemands. Ce boyau est rempli de cadavres à différents endroits. Des mourants sont là, dans la boue, râlant, nous demandant à boire ou nous suppliant de les achever.***

***La neige continue à tomber, l'artillerie nous cause à chaque instant des pertes. Quand nous arrivons à l'ouvrage B, il ne reste plus que dix-sept hommes sur les trente-neuf que j'avais au départ. »***

***« Une odeur infecte nous prend à la gorge dans notre nouvelle tranchée, à droite des Eparges. Il pleut à torrents et nous trouvons des toiles de tentes fichées dans les parois de la tranchée. Le lendemain à l'aube, on constate avec stupeur que nos tranchées sont faites dans un charnier ; les toiles de tentes mises par nos prédécesseurs l'ont été pour cacher la vue des corps et débris humains qui sont là. »***

Adjudant-chef Daguinet, 321<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

### **Témoignage allemand**

À l'Ouest rien de nouveau

***« Nous voyons des gens, à qui le crâne a été enlevé, continuer de vivre ; nous voyons courir des soldats dont les pieds ont été fauchés ; sur leurs moignons éclatés, ils se traînent en trébuchant jusqu'au prochain trou d'obus ; un soldat de première classe rampe sur ses mains pendant deux kilomètres en traînant derrière lui ses genoux brisés ; un autre se rend au poste de secours, tandis que ses entrailles coulent par-dessus ses mains qui les retiennent ; nous voyons des gens sans bouche, sans mâchoire inférieure, sans figure ; nous rencontrons quelqu'un qui, pendant deux heures, tient serrée avec les dents l'artère de son bras, pour ne point perdre tout son sang. »***

***« Lorsque les gens d'en face (les Français) attrapent quelqu'un qui est armé d'une baïonnette de ce genre, il est massacré impitoyablement. Dans le secteur voisin on a retrouvé de nos camarades, dont le nez avait été coupé***



*et dont les yeux avaient été crevés avec une baïonnette. Puis on leur avait rempli la bouche et le nez de sciure et on les avait ainsi étouffés. »*

## **1914 : les cas de fraternisations et de fraternité d'armes**

L'année 1914 avait été marquée par des phénomènes de fraternisation au moment de Noël, ils sont restés donc limités en durée et en terme de conséquences.

Les États-majors des deux camps ont repris en main énergiquement leurs troupes par des instructions sévères et en procédant le plus souvent à des déplacements d'unités pour éviter que ces situations dangereuses ne « s'installent » .

Les trêves de Noël 1914

### **Lettre d'un soldat français nommé Gustave, datée du 28 décembre 1914**

*« C'était le jour de Noël, jour de fête, et ils demandaient qu'on ne tire aucun coup de fusil pendant le jour et la nuit, eux-mêmes affirmant qu'ils ne tireraient pas un seul coup. Ils étaient fatigués de faire la guerre (...).*

*Ils me passèrent un paquet de cigares, une boîte de cigarettes bouts dorés, je leur glissai le Petit Parisien en échange d'un journal allemand et je rentrais dans la tranchée française où je fus vite dévalisé de mon tabac boche. »*

### **Journal des Marches et Opérations du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie, Noël 1914**

*« Les tiraileries ont cessé brusquement chez les Allemands. Un grand nombre de Bavarois sont sortis de leurs tranchées en faisant signe de ne pas tirer sur eux, puis ils se sont avancés à mi-distance de nos tranchées et ont engagé la conversation devant le secteur du Bois-Commun. Trêve complète.*

### **Des rapports avec « l'ennemi », le témoignage de Louis Barthas**

*« Notre 6<sup>e</sup> escouade alla occuper le petit poste n° 10. C'était tout simplement un barrage dans un ancien boyau. À six mètres de notre barrage, les Allemands, les Allemands avaient établi leur barrage, et quelques fils de fer épineux jetés entre, qu'on aurait pu franchir en quatre enjambées, séparaient seuls deux peuples, deux races qui s'exterminaient. Il y avait même une sape recouverte qui aboutissait à un mètre des sacs de terre allemands, on aurait pu en allongeant les bras, se serrer la main.*

*Apprenant qu'il était condamné à passer vingt-quatre heures dans un tel petit poste, un embusqué ou un bon bourgeois, si patriote qu'il fût, eût senti ses cheveux se hérissier sur sa tête et n'eût pas manqué de faire son testament avant d'entrer dans ce coupe-gorge. Quel n'aurait pas été leur étonnement, même leur stupéfaction de voir le calme et la tranquillité qui régnaient dans ce coin. L'un fumait, l'autre lisait, celui-ci écrivait, certains se chamaillaient...*

*La stupéfaction de l'embusqué ou du bon bourgeois se fût changée en ahurissement s'ils eussent vu les sentinelles françaises et allemandes assises tranquillement sur le parapet en train de fumer la pipe, et échangeant de temps en temps un bout de conversation comme de bons voisins prenant le frais sur le pas de leur porte.*

*De relève en relève, on se transmettait les usages et coutumes de ces petits postes, les Allemands de même, et toute la Champagne pouvait s'embraser, il ne tombait jamais une grenade en ce point privilégié. »*

Louis Barthas, *Carnets de guerre*

### **La « brutalisation » des sociétés européennes post-conflit**

Les travaux de certains historiens, notamment ceux de l'historien américain George Mosse cherchent à montrer que la Première Guerre mondiale a rendu les sociétés européennes plus brutales.

La violence à laquelle les soldats ont été exposés pendant le conflit a été intériorisée et les a rendu potentiellement plus violents, et peut-être aussi plus radicaux politiquement, un terrain favorable pour accueillir les thèses totalitaristes ou revancharde de l'entre deux guerres quelque soit les pays.

Cette violence a marqué aussi toute la société européenne, les civils ont souffert de la perte de leurs proches, des conditions de vie difficiles au quotidien, des sacrifices consentis pour la victoire finale. Selon les camps, la victoire ne sera pas au rendez vous et laissera un goût amer trempé de désillusions, qui sera un terrain favorable aux thèses extrémistes et à l'idée de revanche particulièrement en Allemagne.

Chez les vainqueurs c'est une victoire chère payée, l'ampleur des pertes assomme les opinions publiques d'après guerre que la censure notamment en France avait farouchement caché lors du conflit. Un traumatisme social et moral qui l'a aussi aura des prolongements dans des opinions publiques et la classe politique des démocraties occidentales, qui se tourneront largement vers un pacifisme souvent frileux et apeuré face aux nouvelles menaces des années 1930.

La douleur intime de chaque famille sera ravivée à chaque commémoration du 11 novembre, jour de l'armistice jour mais aussi jour de deuil national en hommages aux combattants morts. La Première Guerre mondiale est en effet une expérience extrêmement traumatisante et commune à toutes les sociétés européennes. Pour la première fois si l'on excepte les affres de la peste noire au XIV<sup>e</sup>, les européens dans leur quasi-totalité peuvent se « réunir » par l'esprit tout au moins sur le même souvenir violent et traumatisant d'un événement qui a fait 10 millions de morts si l'on se limite aux seules pertes militaires du conflit.

Le jour du souvenir de cette guerre va entretenir cette mémoire, en l'associant à un autre sentiment dominant dans les opinions publiques, qui se traduit par les slogans « Plus jamais ça », « C'est la Der des Ders ». Ils seront répétés à l'envie comme des incantations face à l'horreur vécue qui hante la mémoire collective.

La guerre a mis fin à une certaine conception positiviste de l'homme qui depuis le XVIII<sup>e</sup> et ses Lumières avait été portée dans les sociétés européennes par l'intelligentsia, répandu ensuite progressivement dans toutes les couches sociales. Cette conception triomphe au XIX<sup>e</sup> relayée efficacement par le progrès scientifique, qui sur plus d'un siècle porte l'Europe à des sommets de prospérité inconnus jusque là. La vie quotidienne change et le progrès semble être là que pour apporter plus de bien être et de sécurité à l'homme.

Mais loin d'apporter un progrès uniforme, la science a aussi permis avec ce premier conflit de masse de l'Histoire humaine, la plus grande hécatombe de tous les temps . La science est devenue aux yeux de tous, la servante d'objectifs de destruction et de mort derrière le paravent d'une victoire rêvée rapide et complète qui devait être assurée par ces armes nouvelles . Mais l'objectif difficilement avouable était souvent de « saigner l'adversaire » avec ces armes nouvelles afin qu'il demande l'arrêt des combats .

Loin d'être un homme nouveau, le rescapé ou la gueule cassée qui a eu la chance d'échapper à la mort n'est plus qu'un être amoindri physiquement et moralement et dont les certitudes d'avant guerre ont laissés la place à un trouble profonde et multiforme.

Les jeunes qui ont vécu ce conflit depuis l'arrière et qui seront des hommes lors du second conflit mondial 20 ans plus tard , ont été les plus touchés indirectement et à long terme par cette brutalité du conflit.

Ces jeunes ont « suivi ou subi » le conflit par la presse, la propagande, les récits des proches et des combattants de façon quasi obsessionnelle pendant quatre années . Leur jeunesse en a été profondément marquée. Souvent ils sont touchés dans le cercle familial ou affectif par le deuil et la douleur.

Pour les jeunes allemands par exemple mais on peut aussi évoquer le cas des populations jeunes de l'ex-empire russe , le traumatisme est encore plus fort car plus long . A celui de la guerre s'ajoute celui d'après guerre .

En effet ,l'Allemagne connaîtra les affres d'une crise économique et financière exceptionnelle, les troubles révolutionnaires , les menées violentes des groupes d'extrême droite. Le paroxysme sera atteint avec l'occupation française de la Rhur en 1923, qui entraîna une réaction profonde de la société civile allemande. Si on additionne le temps de la guerre et cette période instable qui a suivi, c'est 10 ans de violences diverses et différentes qui impacteront l'esprit et la vie de ces jeunes.